

LE TEMPS

CHF 4.50 / France € 4.50

JEUDI 3 AOÛT 2023 / N° 7687

Retraite

A 45 ans, le légendaire gardien italien Gianluigi Buffon raccroche ses gants ●●● PAGE 14



Climat

Pour l'heure, la hausse des catastrophes naturelles n'inquiète pas l'armée ●●● PAGE 7

Economie

L'Allemagne craint de redevenir l'«homme malade de l'Europe» ●●● PAGE 11

Culture

Piano à Saint-Ursanne fête ses 20 ans avec une pléiade de musiciens étincelants ●●● PAGE 15

L'Eglise catholique veut rajeunir

RELIGION Mille jeunes pèlerins suisses ont fait le déplacement de Lisbonne, où le pape est arrivé hier, pour participer aux Journées mondiales de la jeunesse

■ Mais derrière la foule en liesse, un constat: le nombre de fidèles ne cesse de diminuer. En Suisse, 34000 personnes ont quitté l'Eglise catholique en 2021

■ Comment endiguer cette érosion? Nous avons posé la question à plusieurs responsables pastoraux dans différents diocèses romands

■ La réponse est unanime, il faut travailler à une meilleure intégration des nouvelles générations: «Les jeunes attendent que l'Eglise les écoute»

●●● PAGE 4

ÉDITORIAL

Les Etats-Unis suspendus à un double verdict

SIMON PETITE
@simonpetite

Désormais triplement inculpé, Donald Trump continue de plus belle sa campagne électorale. Et le septuagénaire a toutes les chances de défier encore une fois son vieil adversaire, Joe Biden, en novembre 2024. Le milliardaire sollicite à nouveau le suffrage populaire, alors même qu'il est accusé d'avoir «conspiré» pour rester au pouvoir après sa défaite de 2020. Les charges retenues par un jury populaire sont d'une gravité exceptionnelle. Donald Trump risque des années de prison, voire de finir sa vie derrière les barreaux.

Le prévenu est certes présumé innocent, mais son avenir judiciaire s'est encore davantage assombri avec cette troisième inculpation historique. Une telle accumulation disqualifierait n'importe quel autre candidat. Mais pas Donald Trump, pas aux Etats-Unis. L'incroyable bête politique se fait passer pour une victime d'une justice soi-disant aux ordres, des élites ou d'un prétendu «Etat profond». Chaque inculpation renforce son narratif. Ses concurrents républicains sont tétanisés par sa puissance électorale. Le président Biden reste muet pour ne pas accréditer la thèse d'une ingérence politique. Le champ est libre.

«Lorsqu'ils me poursuivent, en réalité, ils en veulent à vous, je leur barre la route», répète inlassablement Donald Trump à ses supporters. Et cela marche: les déboires judiciaires de leur favori deviennent ceux du peuple républicain chauffé à blanc par des années de mensonges proférés dans un environnement informationnel fracturé. L'élection de 2020 n'a pas été volée et Donald Trump

Donald Trump risque des années de prison

vient d'être inculpé pour avoir répandu ce poison. Qu'à cela ne tienne, deux tiers de l'électorat républicain continuent à croire à cette fable.

Donald Trump, par contre, ne leur dit pas qu'une victoire en 2024 pourrait bientôt être sa seule échappatoire. Le président a le pouvoir de gracier n'importe quel condamné. Pourrait-il se pardonner lui-même? Le cas ne s'est jamais présenté et il n'a pas été prévu par les pères de la Constitution. Il illustre le défi vertigineux posé par Donald Trump aux fondements des Etats-Unis.

Les institutions avaient déjà vacillé le 6 janvier 2021 lorsque les partisans du président avaient attaqué le Capitole. Deux ans et demi plus tard, Donald Trump ne manifeste aucun remords. Il repart à l'assaut de la Maison-Blanche. S'il parvient à ses fins, il est à craindre qu'il cherche à muscler ses prérogatives et rogne les contre-pouvoirs du système américain. Il s'appuierait alors sur la légitimité populaire contre celle des juges. Il s'est déjà attaqué à l'alternance, reste la séparation des pouvoirs. Cette prochaine année, la démocratie américaine sera suspendue à ce double verdict. ●●● PAGE 5

Le dernier voyage de Laurence Deonna



HOMMAGE Baroudeuse aux mille vies, la journaliste – ici au Proche-Orient dans les années 1970 – s'est éteinte hier. (DR)

●●● PAGES 2, 3

L'ÉTÉ

Des parents poules, partout

C'est l'une des révolutions sociales du XXe siècle: l'enfant (d'Amérique et d'ailleurs) est passé de Tom Sawyer et Huckleberry Finn – aventureux, facétieux et indépendants – à un œuf de poule passif et lisse dans sa boîte. ●●● PAGES 18, 19

«On écoutait le théâtre parlé»

René, 80 ans, parcourt ses souvenirs dans le Lucerne de la fin des années 1950, dans une famille prospère. «On avait presque chaque jour un plat de viande et un petit dessert.» Et l'argent de poche? Il est gagné en ramassant des hannetons. ●●● PAGE 20

Illustrer avec l'IA, mode d'emploi

«/imagine une tortue géante chevauchée par un koala au-dessus de Lausanne». On dirait un dialogue sous acides, c'est en réalité une commande passée dans les règles de l'art à un générateur d'images de synthèse. ●●● PAGE 17

LE TEMPS

Avenue du Bouchet 2
1209 Genève
Tél +41 22 575 80 50

www.letempsarchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève, Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX
Avis de décès 6
Convois funèbres 6
Fonds 10
Bourses et changes 12
Toute la météo 12

SERVICE ABONNÉS:
www.letemps.ch/abos
Tél. 022 539 10 75



4 003 1

9 17714231396001

2 Temps fort

Laurence Deonna, pour toutes les femmes du monde

CARNET NOIR Autrice de «La Guerre à deux voix» et Prix Unesco de l'éducation pour la paix, l'écrivaine et reporter genevoise s'est éteinte hier à 86 ans, chez elle, au terme d'une vie consacrée à la paix et à la liberté

ALINE JACCOTTET
@AlineJaccottet

Le culot paye. S'il en fallait une preuve, Laurence Deonna nous l'a offerte d'un bout à l'autre de sa palpitante existence. Lorsque cette fille du conseiller national Raymond Deonna naît en 1937 dans la haute bourgeoisie protestante genevoise, tout semble écrit: il faudra rester discrète et polie, faire un beau mariage, élever des enfants: «Cette idée de ne pas peser d'un gramme sur la marche du monde me rendait malade», disait-elle. Mais Laurence tenait la plume et à chaque chapitre, l'histoire a revêtu une tournure inattendue.

On voudrait qu'elle s'assoie sagement, la voici cachée dans la grange du domaine familial à regarder naître les veaux, en compagnie des paysans. On la veut pensionnaire, elle fugue trois fois et finit même par quitter l'école à 16 ans. Ses parents qui l'adorent s'arrachent les cheveux: pourrait-elle passer un diplôme de secrétaire, au moins? Laurence consent et seconde un écrivain raté – «c'était très utile: j'ai appris tout ce qu'il ne fallait pas faire», disait-elle. Camionneuse ensuite – «un vingt tonnes, mais personne ne me croira» –, elle travaille dans une galerie d'art après avoir divorcé lorsqu'un matin, le destin frappe à sa porte...

Alors que la guerre des Six-Jours dont elle ne sait rien vient de débiter, un photographe lui propose de réaliser un reportage à deux voix: lui en Israël, elle du côté arabe. Parachutée à 30 ans au Proche-Orient en plein conflit sans avoir «jamais écrit une ligne auparavant, même pas sur le bal des pompiers de sa ville», elle se révèle. Rédige ses premiers papiers, traverse la ligne de front à bord d'une 2 CV «vieille comme Mathusalem», puis parvient à entrer dans une Syrie vaincue et entièrement fermée qu'elle aimera passionnément.

La souffrance comme moteur

De jeune fille genevoise à reporter sans attaches, Laurence Deonna termine sa métamorphose dans la douleur: ses parents décèdent dans un accident de voiture en 1972. «J'ai compris que plus personne ne m'attendait», disait-elle. Ce n'est pas sa première tragédie: elle a 13 ans lorsque son frère Pierre, 7 ans – «le petit Pierre», comme elle l'appellera jusque sur son lit de mort – meurt accidentellement d'un coup de revolver. L'indicible souffrance forgera sa haine des armes et son empathie pour leurs victimes.

Elle la guidera vers la réalisation, en 1986, de son plus grand livre, qui lui vaudra le Prix Unesco de l'éducation pour la paix: *La Guerre à deux voix*. Il s'agit d'un recueil, traduit en dix langues, de témoignages d'Israéliennes et d'Égyptiennes ennemies par la guerre mais unies par la douleur. «Si j'ai voulu donner la parole aux femmes, c'est à cause de leurs silences»,

dit-elle dans le prologue, mettant ainsi en lumière le fil rouge de sa vie. Pionnière parmi les «reportères», comme elle aimait l'orthographe, cette grande amie d'Ella Maillart racontait d'ailleurs avec jubilation son immersion, au Yémen, en Syrie ou en Iran, dans ce monde féminin interdit aux hommes et qu'elle a été parmi les premières à faire exister.

La curiosité inextinguible de Laurence la portera loin, comme en témoignent les titres de ses livres: *Yémen, Syriens, Syriennes, Persianeries. Reportages dans l'Iran des mollahs, Kazakhstan. Bourlinguer en Asie centrale post-communiste...* Partout où elle va, elle écrit, elle photographie aussi. Ses clichés dans lesquels on sent la tendresse pour ses modèles et le culot qu'il lui a fallu pour les immortaliser, sont ceux d'un monde largement avalé par la modernité ou disparu dans les décombres de la guerre.

Amoureuse et baroudeuse

A la faveur d'une époque où ces contrées sont encore accessibles, Laurence vagabonde. Et se rend même, en 1984, dans la redoutable prison politique d'Evin à Téhéran. Le courage? Elle l'a appris notamment de son premier amour: le galeriste d'art juif Jan Krugier, un survivant des camps nazis. Sa vie, racontait-elle, n'aurait pas été la même si, la voyant entrer par hasard dans sa galerie, il ne lui avait pas brandi, bouleversé, la photo de son amour disparu dans les camps: elle était son sosie. «Avant lui, je voyais la planète guidée par la Raison. Or, je vivais avec un homme qui incarnait le contraire: le monde est guidé par la Folie».

Par la douceur, aussi, comme elle l'aura découvert avec le diplomate égyptien Farag Moussa, épousé en 1997. Il fallait les voir dans leur merveilleuse caverne d'Ali Baba du boulevard des Philosophes à Genève, bourrée d'objets mystérieux et remplie jusqu'au plafond de livres en arabe: y pénétrer, c'était s'immerger dans l'Orient. L'élégant et discret Farag, décédé en 2021, n'était jamais très loin, parce qu'il savait qu'à la faveur d'un nouveau livre ou de quelque projet exaltant, il arrivait à sa femme d'oublier certaines réalités: «Mais ma chérie, le repas est prêt!» Elle grognait: «Pourquoi faut-il que les spaghettis soient cuits au moment où je dénèche ma plus belle phrase?», puis se rendait à la raison.

Grande amoureuse, grande baroudeuse, Laurence Deonna aura exploré la puissance du verbe jusqu'au bout, partant pour son dernier voyage au moment où elle travaillait à son nouveau livre: *Les Inédits de mes non-dits*. Le corps souffrant a laissé l'œuvre inachevée, mais l'indignation envers l'humanité qui n'a pas aboli la guerre était intacte. «Je crève de mal, oui, mais pour les autres», disait-elle à la fin. Que sa colère soit notre héritage. ■



Au Yémen, en Iran, en Syrie, Laurence Deonna a mis un point d'honneur durant sa vie à documenter «le monde féminin» des pays du Moyen-Orient. (GENÈVE, 10 MARS)



Elle se sera aventurée jusque dans la prison d'Evin, de l'Iran post-révolution. (LAURENCE DEONNA)



La journaliste a mené son combat pour la paix jusqu'en Afghanistan.



Des enfants yéménites juifs étudiant la Torah. (SANA, 1970/LAURENCE DEONNA)

«Ce livre est une salade russe»

BONNES FEUILLES En 2022, Laurence Deonna s'attelle à un dernier ouvrage, «Des inédits de mes non-dits», qu'elle ne finira pas. En voici un extrait exclusif, publié d'entente avec elle, qui révèle son sens de l'humour désopilant face à l'adversité

« Ce livre est une salade russe, un mélange des inédits de mes non-dits... Des cornichons imbéciles, des oignons qui vous font pleurer... On trouve de tout dans ce saladier!

Le mets est à la fois doux et amer, comme l'est la vie... et même carrément poivré qu'il y surgit une de ces coïncidences ou une de ces rencontres auxquelles, à tort, aucun lecteur sensé ne croira. «Quelle imagination! Elle affabule... » ; Et pourtant chaque ingrédient est là et il est vrai et si j'mens j'vais en enfer! Des moments qui flirtent avec le danger et/ou la mort, des solitudes qui pèsent lourd, même au retour, lorsque tu te dis, exténuée: «Tout ça pour ça? Me lisent-ils vraiment?» Ou si tu te sens forcée à l'autocensure – impubliable, ton truc, trop de risques! Aie la plume prudente, ma fille, marche comme une chatte sur un toit brûlant, prends garde à ce que des vérités politiques inavouables, déterrées au cours de ton enquête, ne se retrouvent pas imprimées ailleurs que dans ta mémoire... ! Un scoop, c'est bien, ça nourrit votre ego, mais ça peut te revenir comme un boomerang: parce que ta prose a déplié en haut lieu, ce précieux visa pour lequel tu as tant ramé, pourrait ne pas t'être renouvelé; ce pays te serait désormais fermé – du moins pour quelque temps, rien n'est immuable, chaque saison a son (ses) ministre(s)... [...]

Les fleurs fanées du Printemps arabe

Les années passant, à l'intuition est venue s'ajouter l'expérience. Ainsi en ce mois de janvier 2011, lorsque invitée à titre de conférencière à m'exprimer sur le sujet du moment, à savoir les manifestations qui se déroulaient au Caire... Charivari d'une foule en délire; haut-parleurs assourdissants, banderoles aux slogans virulents, nuages de poussière, relents de toutes sortes et ça et là quelques bouffées de ces parfums violents dont aiment s'imprégner les femmes envoilées aux peaux sombres et ambrées. Ce mouvement de révolte que l'Histoire allait baptiser «Printemps arabe» avait pris feu en Tunisie avant de venir enflammer l'Égypte, sa voisine, puis le pourtour méditerranéen.

Or, le soir de ma conférence, mes propos douchèrent l'enthousiasme de mes auditeurs dont certains firent monter le ton, au point de me donner l'envie de tout bazarder et de me tirer en faisant racler ostensiblement ma chaise.

– Quel mépris de votre part, Madame! N'avez-vous pas honte?! Les peuples arabes n'ont-ils pas droit à un peu moins de misère et à un peu plus d'indépendance?

Pourquoi cette colère? Parce que je m'étais hasardée à affirmer que connaissant le monde arabe comme je le connaissais depuis des décennies, je n'y croyais pas, moi, à ce fameux printemps... ! A peine auraient-elles eu le temps

de fleurir que ses fleurs seraient fanées, ou plutôt écrasées par les armées, seule véritable force, hélas... La réalité allait d'ailleurs se révéler pire encore que le pire de mes pronostics... Après la Tunisie et l'Égypte, d'autres violences allaient suivre, entre autres des guerres civiles, comme en Syrie ou au Yémen... Sans parler de la tragédie des tragédies, celle qui me fait venir les larmes aux yeux; la destruction à jamais des sites millénaires qui écrivirent notre Histoire. [...]

Ode au bidet

En choisissant de mener une vie hors des chemins battus, seule et les antennes toujours à l'affût, je prévoyais que côté confort, il me faudrait faire appel à mon pouvoir d'adaptation. Que le style du Ritz ne soit pas pour ma pomme, je le savais dès le départ, mais de là à devoir m'accommoder dans ma course à l'information de lieux aussi pouilleux... Moins miteux mais tout aussi déplaisants, les hôtels un peu plus «haut de gamme»; mais si l'on n'y respirait pas l'odeur du tabac froid et l'on y échappait aux draps douteux, en revanche les sbires du gouvernement vous y surveillaient de près et la journaliste sentait d'emblée qu'elle n'était pas vraiment reçue à bras ouverts... [...]

En choisissant de mener une vie hors des chemins battus, je prévoyais que côté confort, il me faudrait faire appel à mon pouvoir d'adaptation

J'en arrive là à ce qui peut paraître un détail, mais qui n'en est pas un, sauf pour qui n'est pas une femme... c'est-à-dire un homme. Les hôtels d'aujourd'hui semblent n'avoir jamais été pensés également pour les femmes. Les petits frigos des chambres offrent avant tout de l'alcool. Quant aux cassettes vidéo offertes pour qui veut passer une agréable soirée, le choix pornographique ne manque pas. Tout est imaginé pour le bien-être des hommes, étant sous-entendu que les voyageurs sont avant tout des hommes d'affaires et que l'argent faisant tourner le monde... ! Ceci dit, l'expression hommes d'affaires vaut peut-être pour les clients des palaces mais pas pour ceux des gargotes du Moyen-Orient où j'ai si souvent passé la nuit. Le matin, au petit-déjeuner, les yeux bouffis et l'air aussi fatigués que leurs pantalons défraîchis, les clients, la plupart de petits représentants de petits commerces, me dévisageaient sans un mot mais n'en pensaient pas moins «Qu'est-ce que cette fille fait là? Elle est seuuuuuule?!»

Une femme seule... là où les femmes ne vont pas seules. Les temps ont un peu changé depuis les premières années de mes vagabonderies de

reporter, quelques Pénélope ont refusé de se mettre à la tapisserie et se sont embarquées. N'empêche que le client type de la chambre d'hôtel est un homme seul, en costume, la mallette au poing, et que ce modèle n'est pas près de disparaître.

Reste le plus grand des mystères hôteliers: pourquoi le bidet a-t-il disparu de tant d'établissements modernes présentés comme le comble du chic et constellés d'étoiles dans les guides? Ce n'est pourtant pas l'espace qui leur manque et un bidet n'occupe que peu de place, ce n'est pas un mammouth! Les hôtels sans bidet devraient être privés de leurs étoiles. Avec cette disparition, les femmes à qui le bidet est avant tout destiné, sont une fois de plus lésées, oubliées... Si le bidet est devenu un tabou de la modernité, pour quelle raison, dites-le moi? Quel paradoxe, si l'on pense à notre société d'aujourd'hui dont la publicité prône l'hygiène corporelle du matin au soir et dans laquelle la sexualité se débride passablement! Tabou, le bidet ne l'a jamais été dans l'Antiquité, ni chez les Anciens, ni chez les Romains, ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple de la Méditerranée, que je sache. Personnellement, ce n'est pas une ode à Homère que je chanterais, mais une ode au bidet. J'irai plus loin; mon rêve serait d'en posséder un en marbre de Carrare. [...]

De l'âme dans les mots

Mais revenons à notre sujet clé; le grand reportage. Ah j'en ai tapoté des claviers de machines à écrire! D'abord mécaniques, puis électriques et finalement technologiques: on n'échappe pas au progrès, et pourtant il m'arrive de penser que les auteurs de ce qui se carapate sur les écrans des ordinateurs, ne semblent pas avoir pris (ou trouvé) le temps de saisir la vie comme j'aime la retrouver dans un reportage non seulement bien informé mais qui donne aussi sa place au souffle de la sensibilité.

Autrefois, la photo n'était pas encore reine en son royaume médiatique. Pour dépendre des lieux, des atmosphères, des visages, même pour faire entendre des voix, il fallait se débrouiller avec les mots. J'ai profondément aimé cette période de pure écriture, jouer avec les nuances de la langue, s'engager dans des labyrinthes dont on ne sait pas comment on va s'en sortir – et puis c'étaient mes images à moi et quand c'était possible, je pouvais même y glisser un peu d'âme.

C'était là un temps, comme le chantait Charles Aznavour, que n'ont pas connu les moins de 20 ans... Dans la cour de mon immeuble datant de 1870, situé au cœur de la ville et aux murs peinturlurés de faux marbre, s'égosillaient des oiseaux: le perpétuel pépiement des moineaux, le chant mélodieux du merle à la plume noire et au bec d'or, les cuicuis des petites mésanges jaunes et bleues: tous ont disparu avec le cruel arrachage de l'arbre séculaire qui régnait en maître des lieux; la vaste terrasse du rez-de-chaussée avait des airs de verger, les rosiers y côtoyaient un pommier, un poirier, un cerisier... Et chaque année, dans la pureté des nuits étoilées de juin, s'envolait en pleine ville le chant d'un rossignol. »

HOMMAGE

La force de la colère

L'histoire de Laurence Deonna, c'est celle d'une fugue intime sublimée en une vaste quête de paix et de liberté. En cherchant à échapper aux conventions, aux futilités mais aussi aux chagrins qui la dévoraient, elle nous a offert d'incalculables cadeaux. Parce que les femmes se taisaient par tradition ou que certaines choses dites sérieuses comme la guerre restaient l'apanage des hommes, elle leur a donné la parole. Et parce qu'elle voulait être libre, et qu'elle était généreuse, elle a offert un bout de liberté à ses lecteurs en leur ouvrant une fenêtre originale sur le monde.

Syrie mon amour

Sa porte à elle, c'est à Damas que je l'avais ouverte. Je voulais connaître Laurence Deonna alors, sans avoir jamais mis les pieds en Syrie, j'avais débarqué par surprise dans le patio de l'hôtel de la vieille ville où elle faisait étape. Son rire en découvrant la jeune effrontée avait marqué le début d'une amitié longue de seize années. Elle a été nourrie d'interminables discussions et d'un tendre et intransigeant mentorat d'écriture qui n'est pas étranger au privilège de pouvoir signer ces lignes aujourd'hui.

Seize années très difficiles parfois, car elle ressentait au plus profond de sa chair la destruction des lieux qu'elle aimait. Laurence Deonna avait été une des premières femmes reporters à entrer au Yémen. A Sanaa, elle avait découvert avec délice les soirées fastueuses dont les hommes étaient exclus et passé des heures dans les ruelles à photographier les hommes commerçant, rêvant, dormant. Elle était tombée amoureuse de la Syrie, qu'elle avait inlassablement parcourue alors que le pays était hermétiquement fermé. Elle avait boulinguagé en Asie centrale, dans ces paysages qui donnent le sentiment d'une absolue liberté. Et suivi avec passion les soubresauts de l'Égypte aux côtés de son époux Farag, très attaché à sa terre natale.

L'espoir malgré tout

La Syrie engloutie dans la folie meurtrière de Bachar al-Assad dès 2011, le Yémen détruit par les récents conflits, restait à Laurence son œuvre photographique, ses écrits, ses souvenirs, pour dire la beauté de Sanaa et d'Alep. Il fallait voir avec quelle colère elle s'exclamait en grimant, pieds nus, les escaliers menant à son antre d'écrivaine: «Aline, quelle connerie la guerre!» Il y avait aussi tous ces autres combats sur lesquels elle avait le sentiment de voir le monde perdre du terrain. La cause des femmes menacée de régression en de nombreux coins du globe, les déceptions du Printemps arabe – et puis la conviction que la paix, valeur suprême de sa vie, était devenue «le mot le plus prostitué qui soit».

Écœurée, Laurence n'aura cependant jamais cédé ni à l'indifférence, ni à la passivité. Avec la joyeuse mordache qui la caractérisait, elle se sera indignée jusqu'au bout des absurdités «qui feraient tourner les talons au Petit Prince de Saint-Exupéry, s'il s'aventurait aujourd'hui sur la Terre». Faisant siennes, avec espoir malgré tout, les dernières paroles de John Lennon chantant *Imagine*: «Tu peux dire que je suis un rêveur/Mais je ne suis pas le seul/J'espère qu'un jour tu nous rejoindras/Et que le monde vivra uni». ■ A. J.